

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Le violoncelle

Christophe Gallaz



Numéro 12, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Gallaz, C. (1987). Le violoncelle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (12), 66–68.

## Le violoncelle

---

Christophe Gallaz

Vous voyez cette église qui jaillit des toits dans la poudre et la lumière, parmi le chant des oiseaux? Et sa flèche de bronze? D'ici je la contemple infiniment qui reste immobile sous la fuite des nuages. C'est une lance. C'est un regard. C'est une conscience. Elle me transperce.

Adèle n'était pas idéale. Avec un prénom pareil on est un peu grosse, vous savez, patapouf dans des surcouches de jupes et de blouses, grise d'allure et de tissus, cerclée de laine jusqu'en août, avec des chaussures plates que personne n'entend jamais venir, et sur la tête un foulard bombardé de fleurs comme une plate-bande ambulante. On aimait au village ce gros papillon qui glissait de l'épicerie à la laiterie à coups d'ailes molles et qui lâchait alentour des bonjours lisses et doux. On l'aimait en l'ignorant. Sa manière était trop légère, vous voyez, pour ce pays de jurons et de fumiers, de cuites et de bals où de jeunes connards s'écroulent dans les guirlandes et les bières en rêvant de fesses rondes.

Plus tard j'ai fouetté ma mémoire pour retrouver ses traits. Quelques-uns m'échappent encore mais me sont revenus son front large et sans rides, ses pommettes à peine exhaussées et ses yeux bleus, oui, mais vivants et bougeants, traversés de filets gris et verts, comme une présence d'herbe, de songe et de brouillard qui l'aurait protégée du monde. Aussi le sourire ouvert sur des dents nettes, le menton franc, le dos solide et la démarche bien allante, c'est cela. Mais parfois elle s'arrêtait dans la rue d'un bloc et restait là debout, indiciblement dressée, fixant de toute sa fibre une grande ombre que nous ne voyions pas, comme font les pierres et les morts. Alors elle repartait à son seuil et je regardais son cabas jaune balancer dans l'air transparent, la silhouette, la démarche, les semelles, les talons, puis elle disparaissait en me renvoyant à mes rabots.

On ignore ici d'où lui vint son violoncelle. Un jour elle le ramena d'une quelconque ville où quelquefois ses pas la portaient. On la vit descendre du car avec cette grosse caisse noire et poser un pied dans notre poussière. On la vit cheminer sans souffrir de ce poids ni de cet encombrement. Des chats la regardèrent passer et je jure que leurs pupilles, malgré l'épouvantable clarté, s'élargirent devant elle. Le silence était total et ma souffrance aiguë. C'était midi.

Les semaines passèrent. L'été vint qui nous écrasa de ses chaleurs carrées, et nous suivions d'un œil affalé le zigzag infini des mouches bleues. Puis l'automne, qui déficelle les feuilles et les gens. C'est peu dire qu'Adèle s'en moquait. Elle était portée par ses éblouissements intérieurs.

Elle abandonnait ses propres épaisseurs, je le sus en observant son regard déjà brillant, ses chairs gagnées par une pâleur nouvelle, ses gestes plus inutiles et plus beaux, et ses cheveux qui lui faisaient une couronne. Elle jouait! J'ignore quelles furent ses tactiques et ses approches mais de gammes en arpèges elle fit de l'instrument son ressort, sa nécessité, sa foi pure. Puis elle explora des répertoires plus aériens qui me nouèrent à blanc. Elle nous quittait, vous comprenez. Elle n'existait plus pour nous. Elle allait et venait dans le village comme une brise, comme un instant, comme le voisinage de la mer, comme une vague légère, comme une transparence intolérable.

Parfois la nuit j'épiais son seuil et je la suivais dès qu'elle sortait, moi qu'un souffle obscur effare, je marchais derrière elle jusqu'au porche de cette église et sous les saints tordus je l'écoutais. Elle s'installait dans la nef, une petite lampe près d'elle quelquefois, ou simplement la lune à travers le vitrail, le violoncelle qui luit doucement comme un autre corps près du sien, qu'elle caresse et fait chanter paupières fermées, l'archet, les cordes, l'âme, les cascades et les silences, oh quelle force et quelle douceur dans ce grand navire de pierre qui cinglait sous les étoiles! Et je repartais fatiguer ma solitude entre les jardins nocturnes où se traînent les lombrics et les limaces.

Je suis entré chez elle en son absence. J'ai poussé la porte, j'ai longé le corridor dont les catelles dansaient à mon passage, j'ai vu ses fenêtres et ses rideaux qui riaient, les plafonds vides, la caisse noire. Je l'ai ouverte. Le violoncelle dormait là dans un écrin couleur de sang. Je l'ai pris. Je l'ai retourné. Je l'ai porté sur la table. J'ai sorti la perceuse que j'avais emportée, j'y ai fixé la mèche la plus fine, j'ai troué. C'était invisible. Personne n'en a jamais rien su. Je connais mon affaire, je suis menuisier. Je suis revenu tuer la musique de semaine en semaine. Au printemps suivant l'instrument n'était plus qu'une passoire.


Les choses coururent alors. Elles furent vertige et splendeur noire. Je ne mis plus les pieds à l'église, il me suffisait de voir Adèle qui maigrissait, mais nous revenait. Sa grâce, comment dire, s'alourdissait d'une proximité nouvelle. Elle lâchait ses royaumes de cristal et retrouvait nos territoires. Mais elle me scrutait maintenant comme jamais, avec une attention rapace qui fut au bord de m'accuser. Je m'en détournais. Je la fuyais. Je baissais la tête. Je me confessais à la poussière. Mais je savourais, écoutez-moi donc, le petit bonheur des hommes sans ailes.

Adèle tomba malade au milieu du deuxième été. Dans la blancheur du paysage elle fondit lentement comme un sucre. Elle sortit moins de chez elle puis y resta tout à fait. L'après-midi j'observais sa maison couverte de lierre et de vigne, crépi clair, porte brune, volets verts, fenêtres closes, vitres lisses, rideaux tissés, drame sourd. Je regardais le soir poser là-

dessus son linge et la nuit venir puis l'aube, et les jours passer. Une infirmière vint — mais vous devinez la suite. Mon amie mourut au premier jour de l'automne. Je suis allé la voir le lendemain dans son lit, la figure de cire opaque et subtile, et ses yeux désormais parfaitement bleus fixés sur moi qui déchiraient mes masques.

Mon existence passe depuis ce temps-là, je n'en saurais rien dire de plus. Ma santé n'est pas mauvaise mais une présence absolue m'accable qui n'est ni vraiment celle d'une lassitude, ni tout à fait celle d'une désillusion et moins encore celle de l'ennui, presque un peu des trois conjugués dans la lenteur et la damnation, et chaque soir quand le soleil épuisé tombe dans la mousse de l'horizon je m'écroule sur mon lit pour un sommeil de pierre.

Puis je me lève dans l'air froid, je vais au-delà du village, près de l'étang où prêchent les grenouilles, je m'assieds sur ce roc, je regarde l'église qui jaillit des toits, sa flèche de bronze, les oiseaux, les nuages et les feuilles arrachées aux arbres comme des larmes rouges qui me font cortège quand je rentre.



**Maurice Poteet**  
**André Vanasse**  
**Jean-Pierre April**  
**André Berthiaume**  
**Charlotte Boisjoli**  
**Gaétan Brulotte**  
**André Carpentier**  
**Alice Parizeau**  
**Monique Proulx**  
**Hélène Rioux**  
**Marc Sévigny**  
**Marie José Thériault**

Des présentations par Maurice Poteet (en anglais) et André Vanasse (en français).  
 Des notes bio-bibliographiques accompagnées d'une photo pour chacun-e des auteur-e-s. Un commentaire fait par chacun-e des signataires racontant la genèse de leur nouvelle.

---

**Bon de commande**

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Code Postal .....

Qté: ..... X 14\$ (144 pages) .....\$

Valmont éditeur, C.P. 12, Succ. N, Montréal, Québec, H2X 3M2